

inexprimable, et il fallut la faire une seconde fois. Tout se passa du reste sans désordre, et cette journée parut le commencement d'un ère nouvelle. Ceux mêmes qui sentaient bien que la régénération de l'Italie ne pouvait jamais s'accomplir sous la domination autrichienne, se laissèrent aller en ce moment à l'illusion générale.

Les deux jours suivants se passèrent dans le calme; les boutiques, fermées le 17 et le 18, s'étaient rouvertes; les ouvriers étaient retournés à leurs travaux, la ville avait repris son aspect accoutumé. La garde civique, déjà nombreuse, faisait le service d'ordre et de police, et la population fraternisait avec les troupes autrichiennes. Cet état de choses avait complètement rassuré les deux gouverneurs, et trop confiants, ils ne songèrent plus à prendre des mesures de précaution. Il y avait cependant une certaine défiance de part et d'autre, et il n'était pas difficile de prévoir que le moindre incident pouvait amener un conflit sérieux. C'est en effet ce qui arriva le 21, dans l'après-midi, par une de ces circonstances inattendues qui ne manquent jamais de se produire en pareille situation, et qui sont, non pas la cause réelle, mais l'occasion apparente des événements les plus graves. Les ouvriers de l'arsenal, depuis longtemps mécontents du chef de cet établissement, le colonel Marinovich, homme d'une sévérité excessive, s'ameutèrent contre lui et allèrent jusqu'à faire entendre des menaces de mort. La garde civique eut la plus grande peine à le protéger contre ces furieux, et à le faire échapper de l'arsenal. Dans la soirée le bruit courut parmi le peuple qu'on avait placé sur quelques navires des fusées à la Congrève pour incendier la ville; la fermentation devint extrême, et rien ne put la calmer.